

Jacques Decour, un exemple d'homme libre

Il y a cent ans (le 21 février 1910) naissait le fondateur des Lettres Françaises clandestines Jacques Decour. Arrêté en février 1942, il fut fusillé le 30 mai 1942. Un rappel de cette destinée fulgurante.

Il est mort juste à trente-deux ans. Exécuté. Otage de la Gestapo, fusillé par un peloton de la Wehrmacht, auparavant arrêté par des policiers français au service de Vichy et de l'occupant. Appréhendé à la mi-février 1942, dans le même temps que ses deux compagnons de *L'Université Libre* et de *La Pensée Libre*, le philosophe Georges Politzer et le physicien Jacques Solomon, Jacques Decour concevait alors le premier numéro des *Lettres françaises* qui devait réunir les membres du Comité national des Écrivains naissant. A ses côtés : Jean Paulhan, Jacques-Debû-Bridel, Pierre de Lescure, François Mauriac, Jean Blanzat, Georges Limbour, Jean Vaudal. Tous publiant anonymement. Abattu au petit matin du 30 mai 1942, Jacques Decour était né en 1910, le 21 février, dans une famille très bourgeoise - de père probablement d'origine nobiliaire et homme d'argent convaincu - du 17^e arrondissement, à la lisière de Neuilly où il entama ses études. Plus que brillamment : trente distinctions de la sixième à la première, en toutes matières. Son père le destina à sa succession, lui impose le Droit. Il choisit de se marier, pour s'émanciper et abandonner un avenir huppé. Il a dix-neuf ans. Entre à la Sorbonne, prépare une licence d'allemand, traduit en feuilleton pour le *Temps* (le *Monde* de l'époque) une nouvelle de Theodor Storm et en 1930, accueilli par Jean Paulhan à la NRF [*Nouvelle Revue Française*], voit paraître

son premier roman, *Le Sage et le caporal*, récit de sa fugue remontant à ses dix-sept ans.

L'année scolaire 1930/31 le voit « professeur d'échange » à Magdebourg d'où, deux ans avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, il revient avec cette dénonciation du nazisme que constitue son ouvrage *Philisterburg* [lire ci-dessous]. Agrégé d'allemand en 1932 - le plus jeune de toute l'histoire de France - c'est celle-ci qui le happe maintenant. Sous le Front Populaire, à Tours où il professe au lycée Descartes avec pour condisciple Léopold Sedar Senghor, militant au parti communiste, il crée un ciné-club et une véritable petite maison de la Culture.

Nommé à Paris au lycée Rollin, le voici en 1938, succédant à Paul Nizan, comme rédacteur en chef de la revue *Commune* que dirige Aragon. La Seconde Guerre venue, réformé en 1931, il n'est mobilisé qu'en avril 1940, date à laquelle, simple soldat, affecté comme chauffeur, il se retrouve auprès du général de Lattre de Tassigny, et le jour de l'armistice, à Clermont-Ferrand.

La rentrée d'octobre l'attend au lycée Rollin. C'est sous son vrai nom, Daniel Decourdemanche, qu'il professe (Jacques Decour est son pseudonyme d'écrivain). Sonne alors pour lui et ses amis Politzer et Solomon l'heure de la résistance - tous trois ne tenant aucun compte du pacte germano-soviétique. Simultanément à la révolte de la Sorbonne et à la manifestation du 11 novembre à l'Étoile, sort *L'Université Libre* qui est leur œuvre. Et qui reste, avec *Résistance* du Musée de l'Homme, à l'origine du combat des intellectuels. Suit en février 1941 leur second titre, *La Pensée Libre*, et cette fois il s'agit d'une revue de 96 pages tirée à plus de quinze cents exemplaires. On y dénonce notamment la trahison de toute littérature légale et un mordant tableau de « la faune de la collaboration »

et d'« écrivains en chemise brune » (Drieu La Rochelle, Alphonse de Châteaubriant...) montre une détermination rare dans leur engagement contre la servilité du régime de Vichy et, bien entendu, son antisémitisme immédiatement mis en application.

Il attendait le Silence de la mer

Au cœur de l'été 1941, alors que l'Allemagne envahit l'URSS, se mettent en place, communistes en tête, le Front National (dont le parti de Le Pen a osé reprendre le titre), et au sein de cette structure le Comité national des Écrivains. D'une rencontre avec Aragon et des contacts de Decour avec Paulhan (lesquels se sont retrouvés dès l'automne précédent), s'ébauche le projet des *Lettres Françaises* que prend en main le jeune professeur germaniste de Rollin. Simultanément, ne se poursuit pas moins l'aventure de *La Pensée Libre* qui attend d'un certain Vercors un récit, le fameux *Silence de la mer*, lequel échappe à la découverte par la Gestapo de l'imprimerie clandestine. Pour autant, rien n'empêche Decour, Politzer et Solomon de confectionner un second numéro, aussi copieux, de la revue.

Malheureusement, à la mi-février 1942, les trois hommes tombent entre les mains des Brigades Spéciales des Renseignements généraux de la police de Pucheu, en même temps que de très nombreux cadres communistes, parmi lesquels Danielle Casanova. Leurs dossiers seront transmis à la Gestapo et eux-mêmes transférés à la Santé où l'armée d'occupation puise, à chaque attentat, les otages qu'elle fusille au Mont-Valérien. Leur tour viendra successivement les 27 (pour Politzer et Solomon) et 30 mai (pour Decour, en même temps que Cadras et Dallidet).



Bien entendu, ni le premier numéro des *Lettres Françaises* ni le *Silence de la mer* aux Éditions de Minuit (elles aussi naissantes) ne voient le jour à la date prévue, le 20 février. Ce n'est que six mois plus tard, le 20 septembre (150^e anniversaire de Valmy), que Claude Morgan ayant pris le relais de Jacques Decour, peut faire paraître le numéro Un du journal rêvé par l'homme qu'il eut l'occasion d'apprécier avant-guerre et dont il dresse le premier portrait. Un adieu à Jacques Decour qui écrivit le *Manifeste* du Front National des Écrivains précédemment publié dans le second et dernier numéro de *La Pensée Libre*. Seules les *Lettres* purent poursuivre leur œuvre, se maintenir jusqu'à la Libération et acquérir leur importance.

Ainsi, laissant avant de mourir une dernière lettre d'une noblesse à faire l'admiration de tous (« *Je me considère un peu comme une feuille qui tombe de l'arbre...* »), à trente-deux ans était abattu un véritable combattant de l'ombre, un écrivain qui n'eut pas le temps de donner la pleine mesure de son talent, un esprit totalement indépendant engagé d'emblée sur la voie de la résistance à toute servitude. Pour tout cela, Decour reste un exemple d'homme libre. Ne serait-il pas aujourd'hui, s'il avait survécu, un peu notre Stéphane Hessel ?

PIERRE FAVRE

Pierre Favre est l'auteur de : *Jacques Decour, L'oublié des Lettres Françaises (1910-1942)*, Éditions Léo Scheer-Farrago, 2002.

Six mois au pays de Hitler

Assistant lecteur de français dans un lycée prussien, trois ans avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, Decour, qui a vingt ans, comprend tout. C'est ce qui ressort de son livre, *Philisterburg* (la cité des Philistins) qu'il écrit dès son retour de Magdebourg en 1931, et qui paraît l'année suivante chez Gallimard. Revue en vogue de l'époque, *Les Annales* de Pierre Brisson en publie de larges extraits. Entre de grandes signatures qui sont celles d'Henri Béraud, d'André Thérive, de la princesse Bibesco, voire de Mussolini, le témoignage de Decour, bien que coupé (« *censuré* ») écrira Decour à Paulhan) fait scandale et remue particulièrement le monde des mandarins de la Sorbonne. Ce livre est un véritable cri d'alarme, précis, détaillé (« *Il voit aigü, dira Paulhan, mais vrai* »), qui fouette les esprits. La critique choisira de se taire, à l'exception peut-être de Charles Plisnier dans *L'Aube*. Mais en Allemagne, une cabale sévit contre le Dr Apel, professeur d'histoire (qui est juif

et auquel Decour a dédié l'ouvrage), accusé d'avoir soufflé ses jugements au jeune professeur français ; arrêté, il disparaîtra comme on peut le deviner...⁽¹⁾

Document exceptionnel en deux cents pages, *Philisterburg* brosse un tableau de l'Allemagne à venir d'une rare perspicacité. Presque unique en son temps. Même le grand Cavailles, en 1932, ne pressent pas avec la même acuité les dangers du national-socialisme. En 1933, Raymond Aron est plus lucide. Quant à Sartre, Hitler installé, il passe pour sa part un an à Berlin, et reste muet. Chez Decour, que lit-on ? Par exemple : « *Que le nationalisme, avec ses airs de tranche-montagne, est donc odieux ! Il engendre la haine... Il ne pourra jamais supprimer les contradictions capitales qu'il renferme... C'est avec l'argent du capital qu'il fait profession d'abhorrer que Hitler entretient ses journaux, ses orateurs, ses chefs de groupe, ses sections d'assaut et la "Maison brune" de Munich d'où il dirige le*

parti. » Et démasquant les ingrédients de la mystique nationale-socialiste, et dénonçant le « *mythe inadmissible de la race* », que dit-il encore, sinon que « *les hitlériens sont réactionnaires, aristocrates, romantiques, fascistes* », qui « *ne croient pas à l'égalité des hommes* » mais par contre aux « *chefs à poigne* ». Mille autres phrases de cette veine et bien d'autres mettent à nu la bêtise du mysticisme soi-disant culturel du « *combat* » de Hitler. C'est de tout que Decour discute avec des élèves guère moins âgés que lui et dans les cafés où il aime se rendre. Donnant déjà l'exemple, « *comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau.* »

P.F.

(1) Ce n'est pas par hasard que la toute première mise à l'index d'ouvrages (27 -28 août 1940) de l'occupation, liste dite Bernhard (suivront les listes Bernard Payr et Otto Abetz), qui ne concerne que 143 titres, comprend *Philisterburg*.